

Une « Invitation au voyage » De Pausanias à Renan, « Prière sur l'Acropole »

Sylvie NOURRY-NAMUR

Laissez-moi vous présenter Pausanias.

De même qu'on dit d'Hérodote qu'il fut le « père » de l'Histoire et qu'on découvre ensuite que la première forme qu'il a donnée à cette future science humaine fut celle donnée par l'étymologie, l'*enquête*, de même la géographie a son « histoire », qui commence avec Thalès (ὁ Θαλῆς ὁ Μιλήσιος). Régulièrement, le développement des sciences permet une nouvelle vision de la géographie. Elle est d'abord liée à l'idée de mesure de la terre, *géométrie*, par exemple pour que les petits paysans de la vallée du Nil recouvrent leurs terres après les crues qui les leur avaient enlevées mais aussi à l'idée de mesurer proportionnellement l'espace terrestre ou γεωδαισία, *géo-désie*, *division* <logique> du dessin de la terre. Cette ambition nécessite de régler le problème de sa forme donc de la *cartographie* : est-elle plate et ronde ou sphérique ? À supposer qu'on ait tranché la question, comment régler le problème de son tracé proportionnel à la réalité ? Enfin, la géographie conduit à la *cosmographie*, à l'écriture ou au dessin de l'univers dès lors qu'on est sûr que la terre en fait partie. Ce n'est pas à des hellénistes qu'on va faire l'injure de croire qu'ils ignorent que le même verbe, γράφειν, veut dire *dessiner* et *écrire* parce que les signes d'écriture, dans toutes les civilisations, sont d'abord des dessins, plus ou moins stylisés et surtout liés par convention à un objet, une idée, un segment phonétique ou un son isolable. On peut citer la conclusion enthousiaste que tire de son étude des sciences et des savoirs présocratiques Abel Rey dans son ouvrage *La Jeunesse de la science grecque* (1948). Sans aucun doute la vision actuelle serait plus nuancée et accorderait aux sources de l'école milésienne une place plus importante, de même qu'elle relativiserait l'importance d'un homme que l'hagiographie coutumière aux époques hellénistiques aimait idéaliser. « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante » était déjà la devise de ceux qui se retournaient vers le brillant passé d'Athènes. Lisons Abel Rey :

Voici le grand tournant... Voici l'entrée en scène de la science, conçue dans son universalité, sous son aspect logique et rationnel. Ce qu'a laissé l'École milésienne en résultats positifs : rien. Ce qu'elle a ébauché et légué comme esprit, méthode, pensée : tout ; l'Ionie a fondé une science qui est devenue notre science occidentale, notre civilisation intellectuelle. Elle est la première réalisation du miracle grec et elle en est la clé.

Une première vision de la géographie est donc à la fois philosophique et pragmatique. Philosophique, elle pose la question de l'origine du monde et de sa place dans l'infiniment grand de l'univers ; pragmatique, elle rencontre des problèmes concrets de représentation par le dessin avec la double nécessité de la proportion et de la forme. C'est à cet héritage que se rattache Ératosthène (276 av. J.-C. - 194 av. J.-C.). Il calcula latitudes et longitudes, et, on l'oublie trop, fit le calcul de la circonférence terrestre dont il savait bien qu'elle était ronde au sens de sphérique.

Mais une autre tradition existe, celle qui accompagne depuis Hérodote le travail de l'historien, c'est le voyage. Comme le sage, il commence par voyager pour comprendre et comparer les peuples et voyager nécessite d'observer et de décrire. Mais décrire nécessite à la fois de rester fidèle à ce qu'on voit d'étrange et d'étranger et à le rendre familier à un auditeur athénien contemporain des victoires de Marathon (490) et de Salamine (480). La géographie prend dès lors les couleurs d'une ethnologie qui ne se sait pas encore annonciatrice de Jean de Léry et de Claude Lévi-Strauss, mais qui, pourtant, veut tout dire du paysage, du climat, de la flore, de la faune, des minéraux, des hommes, des mœurs, des coutumes, des lois, des croyances de chaque peuple. Description, recension, cette géographie-là doit tout à la curiosité et à l'inventivité des images qui font comprendre l'exotisme. En grec, on nomme cette capacité de description *chorographie*, description des contrées (χωρος – lieu, région, pays).

C'est à cette démarche qu'appartiennent Anaximandre (610-546) qui réalisa l'une des premières cartes du monde connu, Hécatee de Milet (540-490 avant notre ère), Pythéas de Marseille (vers 350 avant notre ère) qui s'aventura au-delà des colonnes d'Hercule et longea les côtes ibères, celtes et bretonnes (Grande Bretagne) au IV^e siècle. Hipparque de Nicée (190-120 avant notre ère). Strabon, (de 64 environ avant notre ère à 25 de notre ère) écrit d'abord un long livre d'histoire dont il ne nous reste aucune trace, et qu'il fit suivre de 17 livres de géographie descriptive qu'il voulait lier à sa perspective historique. Il illustre parfaitement l'assimilation du monde grec hellénistique par le monde romain et la place de la langue grecque dans le monde cultivé et éduqué de la Rome impériale.

C'est aussi la tradition à laquelle appartient Ptolémée (90-168 de notre ère) qui préfère assurer les connaissances de « *l'oikoumenê gē* », (οἰκουμένη <γη>) la terre habitée connue des navigateurs et non plus se consacrer à toute la *terra incognita* à laquelle s'intéressaient les premiers géographes-cosmographes.

Pausanias (115-180) à ce titre est son digne successeur puisqu'il écrit sa *Géographie* en grec à Rome pour un public essentiellement romain, en grande partie sous l'empire d'Hadrien (76-138, empereur à partir de 117) et philhellène s'il en fut ; il connaît même les règnes des autres Antonins, Antonin le pieux (138-161), Lucius

Verus (161-166) et Marc-Aurèle (166-180). Il ne verra pas le tournant de l'empire vers la violence avec Commode. C'est donc dans un climat favorable au savoir et à la synthèse des connaissances orientales et occidentales qu'il peut écrire ses propres voyages, mu par la même curiosité que ses prédécesseurs et par le sentiment né avec la protection de Mécène et d'Auguste d'élever « un monument plus durable que l'airain » pour reprendre le vers d'Horace (*exegi monumentum aere perennius*). La minutie descriptive pourrait paraître naïve mais avec les affres du temps qui ont fait s'effacer bien des traces de la grandeur antique, elle devient précieuse et permet même un dialogue fécond entre ce que nous disent ses textes et ce que révèle une archéologie de plus en plus scientifique. Ce n'est pas un hasard si nous prenons l'exemple de l'Acropole. Nous avons choisi un passage qui devrait enthousiasmer ceux qui reviennent d'Athènes et ont connu l'éblouissement du Parthénon, dressé contre vents, marées, cieux, nuits et aubes éternellement vouées à dorer ses colonnes dans le parfum matinal des pins, des oliviers et des asphodèles sauvages. Et, si vous n'êtes pas encore allés respirer les parfums mêlés d'Athéna et de Poséidon, que ce petit passage initiatique par la langue de Pausanias vous donne envie du voyage ! Le texte grec nous est donné par le site de Philippe Remacle¹.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΚΒ'.

Ἰππόλυτος καὶ Φαίδρα. Προπύλαια. Γραφαί.

(4) Ἐς δὲ τὴν ἀκρόπολιν ἔστιν ἔσοδος μία· ἐτέραν δὲ οὐ παρέχεται, πᾶσα ἀπότομος οὕσα καὶ τεῖχος ἔχουσα ἐχυρόν. Τὰ δὲ προπύλαια λίθου λευκοῦ τὴν ὀροφὴν ἔχει, καὶ κόσμῳ καὶ μεγέθει τῶν λίθων μέχρι γε καὶ ἐμοῦ προεῖχε. Τὰς μὲν οὖν εἰκόνας τῶν ἱππέων οὐκ ἔχω σαφῶς εἰπεῖν, εἴτε οἱ παῖδές εἰσιν οἱ Ξενοφῶντος, εἴτε ἄλλως [ἐς] εὐπρέπειαν πεποιημένα· τῶν δὲ προπυλαίων ἐν δεξιᾷ Νίκης ἔστιν Ἀπτέρου ναός. Ἐντεῦθεν ἡ θάλασσά ἐστι σύνοπτος, καὶ ταύτη ρίψας Αἰγεὺς ἑαυτὸν ὡς λέγουσιν ἐτελεῦτησεν.

(5) Ἀνῆγετο μὲν γάρ ἡ ναὺς μέλασιν ἱστίοις ἢ τοὺς παῖδας φέρουσα ἐς Κρήτην, Θησεὺς δὲ (ἔπλει γάρ τὸλμης τι ἔχων ἐς τὸν Μίνω καλούμενον ταῦρον) πρὸς τὸν πατέρα προεῖπε χρῆσθαι τοῖς ἱστίοις λευκοῖς, ἣν ὀπίσω πλὴν τοῦ ταύρου κρατήσας· τούτων λήθην ἔσχεν Ἀριάδωνη ἀφηρημένος. Ἐνταῦθα Αἰγεὺς ὡς εἶδεν ἱστίοις μέλασι τὴν ναὺν κομιζομένην, οἶα τὸν παῖδα τεθνάναι δοκῶν, ἄφεις αὐτὸν διαφθείρεται· καὶ οἱ παρὰ Ἀθηναῖοις ἐστὶ καλούμενον ἡρῶν Αἰγέως.

(6) Ἔστι δὲ ἐν ἀριστερᾷ τῶν προπυλαίων οἶκημα ἔχον γραφάς· ὁπόσαις δὲ μὴ καθέστηκεν ὁ χρόνος αἴτιος ἀφανέειν εἶναι, Διομήδης ἦν καὶ Ὀδυσσεὺς, ὁ μὲν ἐν Λήμνῳ τὸ Φυλοκτήτου τόξον, ὁ δὲ τὴν Ἀθηνᾶν ἀφαιρούμενος ἐξ Ἰλίου. Ἐνταῦθα ἐν ταῖς γραφαῖς Ὁρέστης ἔστιν Αἰγισθον φονεῦσαν, καὶ Πυλάδης τοὺς παῖδας τοὺς Ναυπλίου βοηθούς ἐλθόντας Αἰγίσθῳ. Τοῦ δὲ Ἀχιλλέως τάφου πλησίον μέλλουσα ἐστὶ σφάζεσθαι Πολυξένη | ...] Ἔγραψε δὲ καὶ πρὸς τῷ ποταμῷ ταῖς ὁμοῦ Ναυσικάμ πλουούσαις ἐφιστάμενον Ὀδυσσεᾶ κατὰ τὰ αὐτὰ, καθὰ δὴ καὶ Ὀμηρος ἐποίησε. Γραφαὶ δὲ εἰσι καὶ ἄλλαι· [...].

¹ □ La traduction est personnelle mais elle a été aimablement et finement corrigée par Evelyn Girard que je remercie.

(8) Κατὰ δὲ τὴν ἔσοδον αὐτὴν ἤδη τὴν ἐς ἀκρόπολιν Ἑρμῆν, ὃν Προπύλαιον ὀνομάζουσι, καὶ Χάριτας Σωκράτην ποιῆσαι τὸν Σωφρονίσκου λέγουσιν, ὃ σοφῶ γενέσθαι μάλιστα ἀνθρώπων ἐστὶν ἢ Πυθία μάρτυς, ὃ μηδὲ Ἀνάχαρσιν, ἐθέλοντα ὁμῶς καὶ δι' αὐτὸ ἐς Δελφοὺς ἀφικόμενον προσεῖπεν.

Quelques remarques préliminaires :

Observons le paratexte, le titre et l'organisation de l'ouvrage :

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ : indique clairement avec la même étymologie que notre mot chapitre qui renvoie à *caput*, la tête, en latin, le mot renvoie à κεφαλή, la tête.

KB' : la notation des nombres est compliquée en grec ancien pour un esprit habitué à la facilité des chiffres arabes, ce sont les lettres qui servent de chiffres².

unités	dizaines	centaine s
A=1	I=10	P=100
B=2	K=20	Σ,
Γ=3	Λ=30	C=200
Δ=4	M=40	T=300
E=5	N=50	Υ=400
F=6	Ξ=60	Φ=500
Z=7	O=70	X=600
H=8	Π=80	Ψ=700
Θ=9	ι,	Ω=800
	Q=90	ϝ=900

Récapitulons :

De 1 à 9 compris les lettres majuscules suffisent à noter les unités à condition d'utiliser le signe surnuméraire de *digamma* (F) pour le 6. Pour les dizaines on a recours à la suite de l'alphabet de la lettre *iota* à celle de *pi* et on a recours au signe *koppa* ϙ'/ϝ' qui ne sert plus qu'en philologie pour expliquer l'évolution des sons. Enfin, pour noter les centaines, on continue de *rho* à *oméga* et on a recours au signe *sampi*, ancienne lettre hébraïque hellénisée en *pi* renversé.

Toutes ces lettres sont accompagnées d'une apostrophe en haut à droite pour les distinguer de leur sens « lettré », comme ici **KB'**. Inutile de dire qu'une simple addition se révèle très difficile à déchiffrer dans les textes qui en présentent. Pour les

² Source: <http://lespierresquiparlent.free.fr/ecrire-les-nombres.html>

titraillles où les nombres sont plus isolés, c'est moins difficile et on peut au moins en comprendre le fonctionnement ! On admire les traducteurs des textes mathématiques !

En ce qui concerne le passage choisi, on peut se souvenir que l'Acropole en son ensemble subit forcément les outrages du temps mais que le Parthénon pouvait encore être vu entier jusqu'en 1687, date à laquelle, au cours d'une guerre entre les Vénitiens et les Ottomans, le temple antique qui avait déjà été transformé à l'époque byzantine en église orthodoxe, était devenu, pour les Turcs, un entrepôt servant à la réserve de poudre nécessaire aux combats. Les Vénitiens qui assiégeaient Athènes alors sous la loi ottomane, envoyèrent un mortier sur cet « entrepôt » et tout s'effondra³. Malgré ce désastre culturel, nous avons la chance de posséder un récit de Charles Olier de Nointel qui, en qualité d'ambassadeur de Louis XIV auprès de la Sublime Porte, séjourna à Athènes de 1673 à 1675. Vingt et une des vingt-huit planches qu'il exécuta à la sanguine sont consacrées au Parthénon, sans compter deux dessins à la mine de plomb et un tableau représentant une vue complète de l'Acropole⁴. Cela nous donne les moyens de méditer sur les pertes irréparables dont les hommes peuvent être responsables. Pausanias, lui, voyait le site déjà déformé depuis l'époque de Périclès, destructions hellénistiques, constructions romaines en particulier sous le gouverneur Hérode Atticus (101- 177) et sous l'empereur Hadrien contemporains de Pausanias.

Traduction :

Hippolyte et Phèdre, les Propylées, les fresques.

(4) Vers l'Acropole, il n'est qu'un seul accès, car la muraille n'en offre pas d'autre, elle est entièrement escarpée et possède un rempart solidement fortifié. Les Propylées ont un toit en blocs de pierres blanches : jusqu'à notre époque, elles l'emportent par la belle ordonnance et la taille de ces blocs. Quant aux statues équestres, je ne peux vraiment dire si ce sont les fils de Xénophon ou si elles n'ont été exécutées que pour la pure beauté. Sur la droite des Propylées se trouve le temple de la Victoire Aptère. De là, la vue sur la mer est panoramique. C'est de là qu'Égée se jeta pour mettre fin à ses jours.

(5) En effet, le navire des fils d'Athènes partis pour la Crète rentrait au port avec des voiles noires et Thésée (qui avait pris la mer plein d'audace pour combattre le taureau qu'on nomme Minô), Thésée, donc, avait auparavant promis à son père de prendre des voiles blanches, une fois vainqueur du taureau. De tout cela, il était oublieux, une fois Ariane abandonnée. Alors, lorsqu'Égée vit avec des voiles noires le navire s'approcher, il pensa son fils mort et se jeta dans le vide pour se tuer. C'est là

3 <http://jfbgradu.free.fr/GRECEANTIQUE/GRECE%20CONTINENTALE/PAGES%20THEMATIQUES/acropole-morosini.php3>

4 [http://transimage.hypotheses.org/325Représenter la Grèce antique, de Nointel aux Fourmont : les voyageurs français en mission officielle sur le sol oriental \(1670 – 1730\)](http://transimage.hypotheses.org/325Représenter%20la%20Grèce%20antique%20de%20Nointel%20aux%20Fourmont%20les%20voyageurs%20français%20en%20mission%20officielle%20sur%20le%20sol%20oriental%20(1670%20-%201730)), article de Raphaëlle Merle. Publié le 20/07/2015 par Florian Stilp. *TransImage* « Regards sur la dynamique des images depuis les origines ».

que se trouve le monument « héroïque » en l'honneur d'Égée, élevé de la part des Athéniens.

(6) Sur la gauche des Propylées se trouve le bâtiment qui détient des fresques. Parmi celles dont l'effacement n'a pas pour responsable le Temps, il y a celle de Diomède et celle d'Ulysse, l'un emportant à Lemnos l'arc de Philoctète, l'autre emportant d'Ilion une statue d'Athéna. Parmi ces fresques, il y a Oreste l'assassin d'Égisthe, et Pylade en train d'assassiner les fils de Nauplios, venus en aide à Égisthe. Près du tombeau d'Achille est Polyxène, sur le point d'être sacrifiée. [...] <Le peintre> dessina aussi Ulysse surgissant auprès de Nausicaa parmi les jeunes lavandières, près du fleuve, exactement selon la manière dont Homère l'a raconté. Il y a aussi d'autres fresques...

(8) Du côté de l'entrée même qui mène à l'Acropole est un *Hermès*, qu'on nomme précisément *Propylaion* et se trouvent *Les Grâces* dont on rapporte qu'elles sont l'œuvre de Socrate, fils de Sophronisque, celui-là même qui, selon le témoignage de la Pythie, fut le plus sage des mortels, honneur que même Anacharsis n'atteignit pas, en dépit du très grand désir qu'il en avait et du pèlerinage à Delphes qu'il décida pour cela.

Questionnement :

Il nous semble que plusieurs questionnements écrits ou oraux pourraient se concevoir.

1- Du côté du lexique :

a- Relever les adverbes et expressions de lieu, les démonstratifs de proximité et d'éloignement et débattre de leur traduction.

b- Analyser les mots soulignés (classe ou nature des mots, nombre et genre, cas et fonction).

c- Je suggère qu'on débattre également de ma traduction de *γραφή* par fresque. L'habitude est de traduire par dessin ou écriture mais ici, il s'agit, on le sait par d'autres textes, de « tableaux » (on réserve, en français, le terme « peinture » pour le peintre en bâtiment, sauf si l'on emploie le concept de *La Peinture* comme dans le poème de Charles Perrault dédié à Le Brun). Mais le texte comporte ensuite l'idée qu'elles s'estompent, s'effacent, deviennent privées de densité, *ἄφανής*, ce qui me conduit à penser plutôt *fresques* que tableaux, d'autant que la description donne l'impression d'une narration en continu et non de cadrages séparés. Ai-je raison ?

d- Quelle est l'étymologie de *Προπύλαια* ? Pourquoi se contente-t-on de transcrire le mot plutôt que de le traduire ?

2- Du côté de la morphologie :

a- Soulignez tous les verbes et analysez les temps les plus fréquents (on pourrait donner en notes les formes qu'on sait ignorées des élèves selon leur degré réel de connaissance de la langue.)

b- À quel temps sont les verbes qui suivent le mouvement du visiteur virtuel que nous sommes ? À quel temps sont les verbes qui décrivent les mythes ou légendes représentées sur les fresques ? Pourquoi ?

3- Du côté de la syntaxe :

a- Relevez des infinitifs et des participes et justifiez leur construction.
b- Isolez la principale et les différentes sortes de subordonnées du passage qui évoque l'histoire de Thésée et d'Égée.

4- Du côté des allusions culturelles :

a- Recherchez les mythes évoqués dans ces lieux et ces fresques.
b- Pouvez-vous donner une définition du mythe ?

5- Du côté de cette visite de l'Acropole, que vous l'ayez visitée ou non en réalité :

a- Quelle impression fait l'Acropole au visiteur du second siècle de notre ère qu'est Pausanias ?

b- Tout ce dont il parle est-il encore en place ? A votre tour, quelle impression éprouvez-vous au milieu de ruines (celles-ci ou d'autres) ? Essayez de décrire un lieu pour en rendre les détails avec précision mais aussi pour donner envie de s'y rendre.

Conclusion :

Un autre voyageur, Ernest Renan, écrit en 1865 une *Prière sur l'Acropole* :

« Ce fut à Athènes, en 1865, que j'éprouvai pour la première fois un vif sentiment de retour en arrière, un effet comme celui d'une brise fraîche, pénétrante, venant de très loin. L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe ; il n'y en a pas deux : c'est celui-là. Je n'avais jamais rien imaginé de pareil. C'était l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi. Jusque-là, j'avais cru que la perfection n'est pas de ce monde ; une seule révélation me paraissait se rapprocher de l'absolu. Depuis longtemps, je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot ; cependant la destinée unique du peuple juif, aboutissant à Jésus et au christianisme, m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. Or, voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation ; mais l'échelle me manquait. Quand je vis l'acropole, j'eus la révélation du divin... »